

Jacques Guilhaumou, « De *peuple* à *prolétaire(s)* : Antoine Vidal, porte-parole des ouvriers dans *L'Echo de la Fabrique* en 1831-1832 », *Semen*, 25, 2008, P. 101-115.

Jacques Guilhaumou,
UMR « Triangle ; Action, discours, pensée politique et économique »,
Université de Lyon II, ENS-LSH

De *peuple* à *prolétaire(s)* : Antoine Vidal, porte-parole des ouvriers dans *L'Echo de la Fabrique* en 1831-1832.

Pionnier en matière d'analyse des langages ouvriers, Stedman Jones précise qu'il n'envisage pas de décoder, d'un texte à l'autre, diverses composantes du discours ouvrier en Angleterre au 19^{ème} siècle pour en circonscrire, de manière différentielle, l'expression pratique d'un intérêt de classe. Il s'efforce plutôt de décrire la production de cet intérêt, ses modes d'identification et de revendication à l'intérieur même des usages linguistiques¹. Il s'agit donc d'étudier le développement de la pensée ouvrière à partir de ses conditions langagières de formation.

Dans le cas français, la disponibilité récente sur le Web, grâce à l'équipe de recherche sous la responsabilité de Ludovic Frobert, chercheur au CNRS², de l'intégralité de *L'Echo de la Fabrique*, journal ouvrier contemporain de la révolte des canuts, ouvre une perspective similaire d'analyse. Présentement, nous avons constitué un corpus avec les interventions du porte-parole des ouvriers, Antoine Vidal, qui signe plus de soixante et dix textes les premiers mois du journal. Premier rédacteur du journal, il a été ouvrier en tulle, instituteur et homme de lettres. Il décède en août 1832. Son implication dans *L'Echo de la Fabrique* est, par ailleurs, une conséquence directe du mouvement des canuts d'octobre-novembre 1831 dont Fernand Rudé a retracé l'histoire et les enjeux³. Des travaux plus récents ont de même souligné l'apport de la presse

¹ *Languages of Class : Studies in English Working Class History, 1832-1982*, CUP, 1983. Une partie en a été récemment traduit sous le titre « Repenser le chartisme », dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2007, 54-1, p. 7-68.

² Cette équipe travaille au sein de l'UMR 5206 « Triangle » où nous sommes chercheur.

³ *Les révoltes des canuts (1831-1834)*, Maspero, 1982. Voir la réédition, Paris, La Découverte, 2007, avec une postface inédite de Ludovic Frobert.

ouvrière et de son langage en insistant, par le fait de l'articulation entre texte et contexte, sur le discours journalistique comme forme d'action⁴.

Cependant notre approche est moins ambitieuse. D'une part, elle s'intéresse au corpus Vidal en tant que corpus réflexif, disposant donc de ses propres ressources interprétatives, en attendant de les élargir par comparaison avec d'autres corpus internes à *L'Echo de la Fabrique*, par exemple le corpus Chastaing. D'autre part, elle se veut, au plan méthodologique, essentiellement descriptive, donc d'ordre lexico-sémantique, dans la mesure où il nous importe prioritairement de mettre en évidence des formes de lexicalisation, donc d'emploi de la liste de désignants, *travailleurs, prolétaires, industriels et ouvriers* dans leur configuration avec les notions processuelles de *peuple* et *prolétaire*. Nous avons prêté par ailleurs une attention toute particulière aux segments répétés, en l'occurrence à toute répétition, généralement deux fois, d'une expression associée aux désignants étudiés.

Pour mener à bien une telle recherche lexico-sémantique, nous disposons d'un outil informatique, le moteur de recherche Philologic qui permet d'interroger automatiquement le corpus Vidal dans ses termes utilisés, leurs contextes, leurs concordances et leurs cooccurrences⁵. Il ne s'agit donc pas à proprement parler d'un outil lexicométrique, dans la mesure où il ne nous fournit pas de mesures globales sur l'ensemble du corpus : mais il permet un suivi précis et localisé, donc structurant de l'usage de telle ou telle notion.

Notons d'emblée que le désignant *ouvriers*, en dépit de sa fréquence (234 occurrences), n'a pas, nous semble-t-il, une place stratégique⁶ au sein du dispositif discursif que nous allons configurer d'une lexie à l'autre, dans la mesure où nous nous intéressons avant tout à un trajet discursif, de *peuple* à *prolétaire(s)*, qui pose les conditions langagières de l'existence de la classe ouvrière et de sa reconnaissance à part entière dans la société. De fait, une grande majorité des usages d'*ouvriers* relève d'une simple qualification du métier au sein de la hiérarchie *ouvriers, maîtres (maîtres-ouvriers, chefs*

⁴ Voir la mise au point de Ludovic Frobert, *ibid.*, en particulier page 215.

⁵ Ce moteur de recherche a été installé sur le site de *L'Echo de la Fabrique* grâce à une collaboration avec l'ARTLF de l'Université de Chicago, et les bons soins de Samantha Saïdi et Mark Olsen.

⁶ Mais il s'avère intéressant pris dans son lien avec des termes proches, par exemple *artisans* (10 occ.) et *artisan* (16 occ.), certes d'usage peu fréquent. Vidal insiste en effet sur les « cruelles vicissitudes » de la vie « isolée » de l'humble artisan, et de même pour l'ouvrier « toujours dans la même position ». Nous y reviendrons dans un prochain travail sur « l'exil ouvrier » à partir de *L'Echo de la Fabrique*.

d'ateliers-ouvriers), *négociants*, ce qui donne dans l'ordre décroissant des expressions utilisées : *ouvriers de Lyon*, *ouvriers en soie*, *ouvriers de la Croix-Rousse*, *ouvriers-compagnons*, *ouvriers fabricants de -*, *ouvriers de la ville et des faubourgs*, *ouvriers des mines*, *ouvriers maçons*, etc. . Il s'agit donc là de l'état initial des choses, là où les ouvriers sont trop souvent considérés comme des « êtres inférieurs », alors que Vidal nous entraîne vers un espace où la classe ouvrière est enfin « pour quelque chose » dans l'organisation générale de la société.

I- De *peuple* à *prolétaire*.

Se donnant à mi-chemin, le temps de la réflexion sur son activité de journaliste en faveur des prolétaires, Antoine Vidal écrit : « Le peuple sait aujourd'hui qu'il est pour *quelque chose* dans l'organisation sociale ; c'est dans ce but éminemment populaire qu'a été créé *L'Echo de la Fabrique* »⁷. Voilà un énoncé central, nous le verrons en fin de parcours, dans l'expression de « la cause populaire » mise en œuvre à partir de *peuple* et en direction des désignants *ouvriers*, *travailleurs*, *prolétaires*, *industriels*, d'autant qu'il est précédé par l'opposition *pour si peu de choses/pour quelque chose* dans les énoncés suivants : « cette pauvre classe de travailleurs est comptée par les grands *pour si peu de choses* dans l'ordre social »⁸ ; « Les ouvriers, les travailleurs sont *pour quelque chose* dans l'organisation sociale »⁹. Formule présente chez Robespierre en 1789 de la façon suivante : « Le Peuple, qui est compté *pour quelque chose*, apprend à s'estimer lui-même »¹⁰.

Avec la réitération de l'expression « pour quelque chose », nous retrouvons une formulation classique, depuis la Révolution française, de la métaphysique politique qui préside à l'avènement du peuple-nation : en 1789, étant tout dans l'ordre social, mais rien dans l'ordre politique, le Tiers-Etat demande « à être quelque chose » selon la célèbre formule de Sieyès¹¹. D'ailleurs, l'un des rédacteurs de *L'Echo de la Fabrique* ne précise-t-il pas, dans la parution du 9

⁷ N°23 du 1^{er} avril 1832. Nous donnons, en annexe, un extrait de l'article concerné qui résume bien le style de Vidal, en association avec les désignants qu'il utilise.

⁸ N°21 du 18 mars 1832.

⁹ N°19 du 3 mars 1832.

¹⁰ *A La Nation arlésienne, Œuvres*, tome XI, Paris, Société des études robespierristes, 2007, p. 210.

¹¹ Voir sur ce point notre ouvrage *Sieyès et l'ordre de la langue*, Paris, Kimé, 2002.

juin 1833, en citant le début de *Qu'est ce que le Tiers-Etat ?* : « Qu'à la place du mot *tiers-état*, on mette le mot *prolétaire*, et l'on trouvera que ces questions sont encore à l'ordre du jour. On se souvient ce qu'il advint lorsqu'elles furent posées pour la première fois ».

Le trajet discursif que nous voulons décrire, dans les interventions d'Antoine Vidal, procède d'abord de la configuration progressive de *prolétaire*, en prenant comme point de départ la caractérisation « populaire » de *L'Echo de la Fabrique*, donc les usages de *peuple*. Parcourir ce trajet lexico-sémantique, c'est décrire l'émergence d'un savoir ouvrier (« le peuple sait.. ») dans le langage même.

« Cette classe, qu'on appelle peuple ».

Peuple, dans le corpus Vidal, comprend 66 occurrences. Ses cooccurrences, sous leur forme la plus simplifiée (les mots proches et leur fréquence) s'organisent principalement autour de trois autres substantifs, *peuple* (6) lui-même, *l'homme* (3) et *classe* (3). Nous pouvons ainsi dégager trois axes thématiques autour de la notion de peuple.

Si *peuple* renvoie à *peuple*, c'est au titre de son antonyme, *aristocratie*, qui lui confère par contraste, nous l'avons vu ailleurs¹², son identité sémantique dans l'histoire récente de la Révolution française. Ainsi, dans un « Conte qui n'en est pas un »¹³, Antoine Vidal nous propose d'emblée, à l'aide d'une « vraie fausse fiction », sa vision de l'histoire récente du peuple :

« Tous se levèrent le même jour ; ce ne fut point un soulèvement de barbares, une de ces révolutions qui détruisent, ou pour mieux dire, ce ne fut point une révolution : ce fut l'élan d'un peuple fort, mais généreux, réclamant son droit trop longtemps méconnu ».

Malheureusement cet « élan d'un peuple fort », face aux grands de l'époque, fut brisé par « ces hommes qui ne semblaient parler que du peuple et pour le peuple », « une nouvelle caste », « l'aristocratie du comptoir ». Désormais, « une nouvelle aristocratie » couvre de son orgueil et de son dédain « cette classe d'hommes qui peuple les villes et qu'on appelle barbares ou prolétaires », ces « hommes laborieux » par leurs travaux et leur industrie. C'est en réaction à un tel contexte oppositif que l'équivalence *peuple-prolétaire* va se mettre en

¹² Voir notre article « 1789-1830, la *nouvelle aristocratie* et le *peuple*. La permanence de la construction de soi par contraste » à paraître dans les actes du colloque sur *L'Echo de la Fabrique* de septembre 2007 sous la direction de Ludovic Frobert.

¹³ Dans le N°2 du 6 novembre 1831.

place et enclencher la série des désignants socio-politiques de la classe ouvrière, dans le fait même de l'existence de « cette classe, qu'on appelle peuple ».

« *Qu'on l'appelle peuple, ou prolétaire* ».

Le trajet que nous parcourons dispose, sur ses bornes d'arrivée et de départ, d'un style propre par le recours, en amont et en aval donc, au genre du récit fictionnel¹⁴. Au départ, nous trouvons, dans le « Conte qui n'en est pas un » déjà cité, la caractérisation du peuple en acte soulignée par une marque autonymique et une thématization contrastive (« pour mieux dire /.../ce fut l'élan d'un peuple fort »), qui lui confèrent la valeur d'un référent. A l'arrivée, une nouvelle fiction nous attend, intitulé *Micromegas*¹⁵:

« *Qui es-tu ?* Je suis homme du peuple, répondit l'atome, c'est-à-dire prolétaire. Quoique Micromegas eût le don des langues, il ne comprit point ces deux épithètes. Explique-moi ce que tu entends par l'homme du peuple et prolétaire ; car c'est la première fois que j'entends prononcer ces deux mots ? L'homme du peuple, dit l'atome, c'est celui qui travaille du matin au soir, qui produit, consomme et gagne son pain à la sueur de son front. On l'a nommé prolétaire parce qu'on prétend que lui seul peut produire pour tous »

De la thématization définitoire (« L'homme du peuple, c'est... ») à la marque autonymique (« On l'a nommé... »), *l'homme du peuple* nous introduit à la définition même du *prolétaire*, terme lui-même énonciateur de *la classe prolétaire* dans des conditions linguistiques bien particulières. De fait, une autre configuration du même type, entre thématization et autonymie, marque à cette étape le souci d'une évaluation spécifique de *prolétaire* : « Quand ils ont dit : c'est un prolétaire » cooccur avec « Qu'on l'appelle peuple ou prolétaire, peu lui importe »¹⁶.

Enfin, Le traitement autonymique de l'énoncé, « Qu'on l'appelle peuple ou prolétaire, peu lui importe ; il sait qu'il est nécessaire dans l'organisation sociale », mérite une mention particulière. Les usages du verbe *appelle* et de l'expression associée *peu lui importe* signifient, en tant que marques autonymiques, une mise à distance de l'inadéquation sémantique usuelle, donc dominante, entre *peuple*, jugé mélioratif, et *prolétaire*, jugé péjoratif. En inscrivant au fondement de l'équivalence *peuple-prolétaire* le principe de

¹⁴ Antoine Vidal était connu comme homme de lettres, une sorte de « Béranger lyonnais » disait-on.

¹⁵ N°28 du 6 mai 1832.

¹⁶ N°9 du 25 décembre 1831.

nécessité sociale, Antoine Vidal en vient à contester jusqu'au trait péjoratif usuel de *prolétaire*, pour en faire un nouveau référent de classe. Il est intéressant de noter que nous retrouvons l'usage d'une marque autonymique de même type dans la presse populaire de la Révolution Française étudiée par Agnès Steuckardt : ainsi Marat, dans *L'Ami du peuple*, met aussi l'accent sur la dévaluation des mélioratifs à propos des « dernières classes de la société », et en particulier des ouvriers que « l'insolence romaine appelle des prolétaires »¹⁷. Mais il s'agit présentement, au-delà cet héritage révolutionnaire, de thématiser le nouveau référent *classe prolétaire*.

II- De *prolétaire* à *classe prolétaire*.

Thématiser la classe prolétaire

De fait les termes répétés les plus proches de *prolétaire*, avec ses 35 occurrences, sont *c'est* (4) et *classe* (4). Ainsi l'expression « la classe prolétaire », d'emploi assez tardif, se configure à partir d'un ensemble de thématisations avec /c'est + prolétaire/ :

Une thématisation *définatoire* dévalorisante, « prolétaire, c'est être malveillant », de la part de l'organe de « la nouvelle aristocratie » des fabricants, *Le Courrier de Lyon*.

Une thématisation *constative* qui met l'accent sur le sort misérable du prolétaire : « C'est à minuit que le prolétaire finit sa journée de travail », « C'est là que le prolétaire gagne le peu de pain que l'égoïste ne peut lui arracher ».

Une thématisation *contrastive*, « C'est un prolétaire/ Ce n'est point un prolétaire » qui nous introduit aux énoncés métadiscursifs « Qu'on l'appelle peuple ou prolétaire », « cette partie intéressante de la population qu'on appelle prolétaire », « on l'a nommé prolétaire » qui positivent la désignation de prolétaire contre ses détracteurs.

¹⁷ Agnès Steuckardt, « Révolutionnaire autonymie », Actes du colloque sur l'Autonymie de Paris 3 (2000), disponible sur le Web : <http://www.cavi.univ-paris3.fr/ilpga/autonymie/actes.htm>. Cette chercheuse insiste sur la puissance subversive de l'autonymie dans le discours patriotique propre au savoir parler peuple de la Révolution. Elle prend aussi comme exemple la forme verbal *appeler*, ce qui ouvre une intéressante possibilité de comparaison sur le terrain de la continuité, ou non, entre le discours sans-culotte et le discours ouvrier.

Au terme de ce parcours thématissant, « la classe prolétaire » peut alors prendre une consistance positive en tant que classe, et par le fait de son sort et de ses intérêts.

En effet, c'est avec *classe* (104 occurrences) que la nouvelle catégorisation sociale acquiert donc toute son ampleur dans des expressions vite consacrées dans *L'Echo de la Fabrique* : *classe ouvrière* (17), *classe industrielle* (16), *classe industrielle* (3), *classe laborieuse* (1), *classe populaire* (1), *classe prolétaire* (3), *classe des travailleurs* (1).

Quant à la configuration du champ sémantique de *classe*, elle se précise à travers ses principaux co-occurents, *sort* (6), *intérêts* (4), *amélioration* (3), en appui sur le statut de cette classe pauvre, malheureuse et nombreuse, généreuse « qui nous intéresse » précise Vidal à trois reprises.

Nous pouvons alors décrire le chemin lexical de *classe* à partir de la forte position énonciative de Vidal en tant que porte-parole.

Vidal défend la classe industrielle...

Souhaitant préciser ce qu'il en est de « notre feuille consacrée à la défense de la classe industrielle », Vidal, « attaché par sympathie à la classe prolétaire au sein de laquelle il s'honore d'être né », est « fier de sa mission ».

Il s'agit tout d'abord de dénoncer, donc de « faire cesser » l'état de choses dans lequel se trouve l'ouvrier lyonnais : « accablé par la misère, les souffrances, les abus, les charges, etc. », il est tout autant « méprisé, insulté ». Pourtant « la classe prolétaire » est « la classe la plus utile, la plus nombreuse », dans la mesure où elle est « une des plus essentielles de l'ordre social » et « la plus vertueuse de la société ». Ainsi elle mérite toute notre sollicitude lorsque, sur des « plaintes fondées », elle « réclame du travail et du pain », et bien sûr de l'instruction, manifestant ainsi des sentiments à la fois pacifiques, dignes et probes.

A ce titre, Vidal réitère l'énoncé suivant : « Nous sommes voués (dévoués) aux intérêts de la classe ouvrière », ce qui équivaut à s'intéresser à « tout ce qui pourra améliorer le sort de la classe industrielle ». Autour des termes *sort* et *intérêts* s'organise alors un espace de reconnaissance et de visibilité sociales au sémantisme particulièrement dense.

En premier lieu, les 30 occurrences de *sort* dans le corpus Vidal cooccurrent principalement avec la série lexicale, *l'amélioration/amélioration/améliorer* (9). Ce qui donne, avec l'appui de *classe* (*prolétaire, ouvrière*) et *travailleurs* la phrase de base suivante :

« (La société ne doit avoir pour but que) L'amélioration (améliorer) du sort de la classe (ouvrière/prolétaire) des travailleurs, trop nombreuse, trop longtemps malheureuse, méprisée ».

De fait, avec ses cooccurrents les plus proches, *sort* (5), *prolétaires* (5) et *l'amélioration* (4), c'est alors le désignant *travailleurs* (41 occurrences) qui s'attache au plus près au sort de la classe ouvrière selon le paradigme suivant : « (tous les hommes qui ne pensent qu'à) l'amélioration du sort des travailleurs/ ce qui tend à améliorer le sort des travailleurs/ le sort des travailleurs en général. »

Vidal, porte-parole des travailleurs, s'autolégitime en fin de compte dans l'énoncé performatif suivant: « Nous ne demandons que l'amélioration du sort des prolétaires »¹⁸.

Le terme *travailleurs* fait aussi la jonction avec le champ sémantique d'*intérêts* avec l'énoncé réitératif sous diverses lexicalisations, « défense des intérêts des travailleurs ». Ainsi se précise un peu plus la position de Vidal avec la série lexicale *défense* (2)/ *défendre* (2)/*dévoués* (2)/*voués* /*vouant* (1)/*consacrée* (2)/, là encore avec l'appui de *classe ouvrière* (4) dans l'expression déjà citée d' « intérêts de la classe ouvrière ». ce qui donne une autre phrase de base :

« Nous (ceux qui, des hommes fermes) sommes voués (dévoués) aux intérêts (matériels, populaires, industriels) des travailleurs (de la classe ouvrière) »

Le tout s'associant à la mise en valeur de *L'Echo de la Fabrique* proprement, « feuille consacrée aux intérêts des travailleurs », donc partie intégrante des « organes courageux » prêts à défendre ses intérêts.

Le champ sémantique d'*intérêts* présente aussi la particularité de distinguer « intérêts généraux » et « intérêts particuliers », ce qui permet d'insister sur le caractère lié des intérêts des différentes classes de la société, et d'en conclure que :

« Dans l'organisation, sociale, il faut des riches et des pauvres, c'est-à-dire des prolétaires et des hommes de la propriété, ce sont deux classes indispensables, dont les intérêts sont liés, et qui, par conséquent, doivent s'aimer entre elles »¹⁹.

...et propose la paix entre « hommes de la propriété et prolétaires ».

¹⁸ N°31 du 27 mai 1832.

¹⁹ N°22 du 25 mars 1832.

C'est alors avec les usages de *prolétaires* (51 occurrences), et ses nombreux cooccurrents proches - *propriété* (6), *c'est* (6), *travailleurs* (5), *industriels* (5), *pauvres* (4), *noms* (4) - que se précise le souci d'Antoine Vidal de tenir « un langage de paix et de concorde » en direction des riches et des pauvres, des hommes de la propriété et des prolétaires au titre de leurs intérêts liés dans la mesure où ils constituent « deux classes indispensables de l'organisation sociale ».

Ce langage de paix et de concorde se précise par les champs sémantiques de *paix* et *ordre*, ne serait-ce que dans leurs réseaux de co-occurrents proches : *concorde* (4), *prospérité* (3), *l'ordre* (3), *l'union* (2) pour les 37 occurrences de *paix* ; *sociale* (6), *paix* (5), *tranquillité* (4), *ennemis* (3), *rétablissement* (2) pour les 40 occurrences d'*ordre*. La lecture des concordances affine l'analyse en permettant de présenter les énoncés de base suivants :

« Faire renaître/ rétablir

(de) l'union	et (de) la paix
(de) la concorde	- - -
(de) l'ordre	- - -

Rétablir/maintenir l'ordre et la tranquillité »

Il en ressort l'injonction suivante : « Que l'union, la paix, la concorde renaissent entre nous ». Et il est alors question de *progrès*, d'*amélioration*, au titre de l'énumération « le travail, la paix et la prospérité pour la patrie », et en conséquence, « la paix et la prospérité pour la classe industrielle ».

Remarquons enfin la double énumération positive *les (aux) prolétaires, les (aux) industriels* (3 occ.) et *les (aux) prolétaires, les (aux) travailleurs* (3 occ.) : elle vient en contrepois de la caractérisation négative des « vrais ennemis de l'ordre et de la paix », qui partagent la société en « deux camps sous le nom de prolétaires et d'hommes de la propriété » (2 occ.) ; elle introduit en effet positivement à la coordination « (les/des) hommes de la propriété et (les/des) prolétaires » (3 occ.) et ses équivalents, « citoyens de toutes les classes », et contredit l'énoncé, à propos de la révolte des canuts, c'est « une conspiration des prolétaires contre la propriété » (2 occ.). L'effet linguistique de la coordination tend ici à favoriser la constitution d'un nouveau référent, « les citoyens de toutes les classes » à l'encontre de la nomination adverse (« sous le nom de.. »), source de divisions²⁰.

²⁰ A propose de la coordination en analyse de discours voir notre étude, avec Denise Maldidier, sur « Coordination et discours » dans Jacques Guilhaumou, Denise Maldidier, Régine Robin, *Discours et archive*, Liège, Mardaga, 1994.

Dans une telle perspective sur l'intérêt commun des classes, il conviendrait de mener une analyse comparative des usages de *classe* chez Antoine Vidal et Saint-Simon. Bien des points à les rapprochent et les distinguent à la fois, par exemple dans les situations discursives suivantes :

- Là où Vidal fait la distinction entre « les hommes de la propriété et les prolétaires ». Saint-Simon avait déjà usé des syntagmes, « classe prolétaire », « classes des prolétaires » pour bien marquer la différence avec « la classe des propriétaires ».

- Saint-Simon invente l'expression de « classe industrielle » pour désigner ceux qui concourent à la production à l'organisation de la société. Il en fait « la classe la plus utile et la plus nombreuse », « la seule classe utile » avec l'idée qu'elle finira par faire « la classe unique » par l'accord des intérêts particuliers de ses membres avec l'intérêt commun. Il en ressort un sémantisme à géométrie variable de « classe industrielle ». Antoine Vidal en use aussi pour désigner « la classe la plus utile, la plus nombreuse » mais, en équivalent de *classe prolétaire*, donc de façon moins ambiguë.

Plus généralement, Marie-France Piguet précise que « la spécificité du concept de *classe* propre aux textes de Saint-Simon se déploie autour de trois particularités : la relation au travail, les ambiguïtés de la définition de 'la classe industrielle' et la prise en charge du mouvement de l'histoire »²¹.

Sur ces trois points, la comparaison entre ces deux auteurs, avec la part de ressemblance et de dissemblance, aurait pu s'inscrire dans la suite de la présente étude. Mais tel n'était pas notre objectif de marquer une filiation doctrinale. Nous avons plutôt voulu souligner l'importance de la description de la matérialité des formes lexicales, dans leur trajet et leurs fonctionnements linguistiques, pour comprendre l'émergence d'un nouveau sujet de savoir, la classe ouvrière : un sujet cognitif donc qui fonde, sous la forme d'un événement linguistique, le nouveau référent *classe prolétaire*.

*

En avril 1832, - nous avons déjà insisté sur ce point -, Antoine Vidal revient sur son activité de journaliste en faveur de la classe ouvrière : « Le peuple sait aujourd'hui qu'il est pour quelque chose dans l'organisation sociale ; c'est dans ce but éminemment populaire qu'a été créé *L'Echo de la Fabrique* ». Et il ajoute : « *L'Echo de la Fabrique* sera enfin le journal des prolétaires »²², désignant ainsi le point terminal d'un parcours de reconnaissance et de visibilisation de la classe ouvrière, dans le trajet de la demande d'être quelque

²¹ *Classe. Histoire du mot et genèse du concept. Des Physiocrates aux Historiens de la Restauration*, Presses Universitaires de Lyon, 1996, p. 140.

²² Voir le texte en annexe

chose, face à une aristocratie qui dénie l'existence même du peuple, à la formulation du savoir parler peuple. Mais, Vidal ne va pas au-delà, il ne défend pas une analyse de la situation ouvrière en terme de lutte des classes - d'autres, au sein même de *L'Echo de la Fabrique*, le font²³ - au titre de sa position relativement modérée dans le conflit entre ouvriers et fabricants. Il n'empêche qu'il configure, dans le monde des désignants socio-politiques, les termes de la parole ouvrière, et de leurs relations.

Un tel potentiel sémantique des interventions de Vidal, avec son trajet propre (du *populaire* au *prolétaire*) et ses effets pratiques (*l'amélioration du sort de la classe industrielle*), ont été clairement identifiés par ses amis et collaborateurs dans les discours prononcés au moment de ses funérailles, le 6 août 1832, et reproduit dans le N°42 du 18 août 1832 :

M. Chastaing :

« Il vivait paisiblement lorsque l'amitié vint le réclamer au nom de la cause populaire: ouvrier et prolétaire, il accourut défendre la cause des ouvriers, des prolétaires »

M. Falconnet :

« Il n'a rédigé l' *Echo de la Fabrique* que dans le but honorable d'être utile et d'améliorer le sort des classes laborieuses et industrielles dont il s'honorait de faire partie »

M. Arlès-Dufour:

« Vidal voyait dans le journal des ouvriers, le premier de ce genre en France, un puissant moyen d'amélioration physique, intellectuelle et morale de cette classe dont il s'honorait de sortir ».

Annexe

N°23 du 1^{er} avril 1832

Extraits de l'article de tête

LYON. L'ÉCHO DE LA FABRIQUE.

C'est par les peuples que se sont opérées les révolutions ; les unes dans l'intérêt des grands hommes, dont la gloire avait ébloui les masses ; les autres pour conquérir la liberté ; et de celles-ci a toujours surgi le bonheur des classes inférieures. Les sciences, les arts ont vu s'agrandir leur domaine ; et un des plus grands bienfaits que ces révolutions ont légué aux peuples, c'est, sans contredit, la liberté de la presse. La publicité est à la liberté ce que l'âme

²³ A vrai dire, la thématique de la lutte des classes attestée dans *L'Echo de la Fabrique*, s'organise plutôt dans la lignée de l'héritage révolutionnaire à partir de l'opposition *peuple/aristocratie*, ce qui lui donne une tonalité particulière. Pour une première approche, voir notre article déjà cité, « 1789-1830, la nouvelle aristocratie et le peuple. La permanence de la construction de soi par contraste »

est au corps ; sans elle, point de sensations vives ; une apathie complète règne dans la société, et les peuples assez vils pour ne pas faire cas de cette liberté, sont dignes du plus dur esclavage.

(...).

Pourtant un oubli peu digne du siècle où nous vivons avait été commis : une classe nombreuse, intéressante par les services qu'elle rend à l'état, et partant à la société, n'avait point d'organes pour défendre ses droits ; cette classe nombreuse, infinie, est celle des prolétaires. Jusqu'à ce jour, aucun écrivain n'avait jugé opportun de lui consacrer sa plume ; aucun homme n'avait eu le courage d'entreprendre la défense de cette classe généreuse, mais pauvre, qui semblait n'exister sur cette terre que pour être tyrannisée et pour servir à la fortune et aux caprices des grands. Le temps était enfin arrivé où elle devait avoir un organe ; car le peuple sait aujourd'hui qu'il est pour quelque chose dans l'organisation sociale ; c'est dans ce but éminemment populaire qu'a été créé l'*Echo de la Fabrique*. Des hommes courageux se sont voués à la défense de leurs frères ; forts de leur conscience et de leurs droits, ils ont réclamé des améliorations pour ce peuple trop long-temps malheureux et humilié. Méprisant les haines et les persécutions, ils ont invoqué la vérité et voué au mépris de leurs contemporains ces égoïstes, ces cœurs glacés qui compteraient leur or sur le cadavre d'un prolétaire mort de faim...

Des hommes généreux, nés dans la classe populaire, se sont associés à cet œuvre de courage et de générosité. (...) Qu'on ne croie pas pourtant que l'*Echo de la Fabrique* pense abandonner l'arène où il est entré, ni cesser jamais sa publicité, quand même les prolétaires méconnaîtraient leurs intérêts, quand même ils abandonneraient un journal qui n'a été créé que pour eux, et dont chaque feuille fait rougir ceux qui spéculent sur leurs misères ; eh bien ! Ces hommes généreux qui l'ont créé, quoique sans fortune, seront toujours prêts à faire tous les sacrifices pour le soutenir, parce qu'ils ont reconnu que sans organes les industriels retomberaient dans cet état de détresse et d'humiliations qui a amené de si déplorables résultats. Ces hommes seront constans dans leurs projets ; mais ils pensent aussi que les industriels, les prolétaires de tous les arts, de tous les métiers, viendront se joindre à eux et les aideront dans cet œuvre d'un intérêt général ; car leur feuille n'est point exclusive, et l'industriel, quel que soit son état, trouvera toujours sympathie et protection auprès d'eux.

L'*Echo de la Fabrique* sera enfin le journal des prolétaires. Ferme dans ses principes, rien ne le fera dévier de la route honorable qu'il s'est tracée, et ce sera toujours la digue contre laquelle viendront se briser les efforts de l'égoïsme et de la cupidité.

A. V.